

Deux lettres inédites de Jacques Copeau à André Gide

(1941-42)

présentées par JEAN CLAUDE

Aussi bien Claude Sicard dans la préface que nous-même dans les annotations, nous avons souligné combien, dans la dernière décennie de leur échange épistolaire, la Correspondance échangée entre André Gide et Jacques Copeau avait pris un tour intime et tendre. Quelque distantes qu'aient été leurs relations, quelles qu'aient été les difficultés qu'ils aient eues à communiquer, un sentiment profond subsistait, et de la part de Copeau une secrète nostalgie qui le faisait souvent s'inquiéter de ce que devenait le « cher Ami ».

Deux lettres inédites — ou plutôt deux « cartes inter-zones » — récemment déposées au Musée d'Uzès et repérées par des amis ¹, s'inscrivent dans ce registre affectif. S'il fallait encore s'en persuader, une attendrissante coïncidence, que l'on relève à propos de la première lettre, en apporterait confirmation. Le 23 décembre 1941, Gide, depuis Nice, écrit à Copeau que sa pensée « depuis quelque temps » va souvent vers son ami ². Exactement ce même jour, Copeau, de Pernand-Vergelesse, écrit à Gide, exprimant les mêmes inquiétudes, posant avec sollicitude les mêmes questions.

1. V. le dernier *BAAG* (n° 107, juillet 1995), pp. 490 et 503-4.

2. *Correspondance Gide-Copeau*, t. II (*CAG 13*), p. 499, lettre 834.

Pernand, 23 décembre 1941³.

Bon Noël, mon cher André. Je ne sais plus où vous êtes. Si je parviens à passer, j'irai vous voir, enfin il faudra trouver le moyen de nous rencontrer q.q. part. Je pense à vous très souvent, repassant toute ma vie dans cette solitude. Et aussi parce que, ces derniers jours, j'ai lu beaucoup de Conrad avec une admiration renouvelée et plus forte que jamais malgré ses inégalités. J'ai de la peine travailler en ce moment : c'est pourquoi je lis tant : Blaise est à Lyon, 3 rue de la Fromagerie. Il y a qqs jours lettre d'Edi, du 7 juillet ! Tout allait bien là-bas à cette date. Maïène travaille beaucoup et réussit bien. Agnès assume beaucoup et heureusement ne paraît pas trop fatiguée, quoique bien maigre. Elle va avoir 70 ans à la fin de janvier. Je me rappelle quand nous avons fêté les 70 de la Petite Dame. Donnez-lui notre souvenir et notre love ! Au revoir, mon très cher André. J'espère que votre santé est bonne. Nous vous embrassons.

J C

et embrassez Catherine pour nous, et Élisabeth.

Ce message, malgré sa brièveté imposée par les circonstances, confirme le tour familial — ou familial — pris par cette correspondance. Copeau fait allusion à chacun de ses enfants : Blaise, c'est-à-dire Pascal qui séjourne plus ou moins clandestinement à Lyon⁴, Édi qui est en son monastère d'Ambositra à Madagascar⁵, Maïène qui travaille avec Charles Dullin et Gaston Baty et qui connaît au cinéma un succès salué par la presse dans *L'Assassinat du Père Noël* de Christian-Jaques. Dans le même temps, il s'enquiert de toute la colonie niçoise : la Petite Dame dont les 70 ans, cinq ans auparavant, avaient donné lieu à une petite fête rue Vaneau⁶, Élisabeth van Rysselberghe et Catherine, Martin du Gard

3. Carte postale, c. p. de Pernand-Vergelesses du même jour (ce qui confirme que Copeau ne pouvait pas avoir reçu le billet de Gide), adressée à *M. André Gide, aux soins de M. Roger Martin, 2 Bould de Cimiez, Nice, Alpes Maritimes*.

4. Il travaille momentanément à *Paris-Soir* : v. Copeau, *Journal 1916-1948* (Paris : Seghers, 1991), p. 618, et Pierre Leenhärdt, *Pascal Copeau* (Paris : L'Harmattan, 1994), pp. 120-2.

5. Copeau fait allusion à cette lettre dans son *Journal, op. cit.*, p. 621.

6. V. *CAG 13*, p. 469, *CAG 5 (Les Cahiers de la petite Dame, II)*, pp. 506-7 ; Copeau, *Journal 1916-1948*, pp. 385-6.

enfin qui sert de « boîte aux lettres » puisque la carte est adressée à ses bons soins, Martin du Gard de retour à Nice depuis le 7 novembre après un long séjour à Évian, et à qui Copeau écrit le même jour ⁷.

La seconde lettre prend naturellement place après la carte de Gide du 25 mars 1942, à laquelle elle répond indirectement, et complète la carte de Copeau du 7 avril ⁸.

Pernand, 17 avril 1942 ⁹.

Cher André

Maiène m'a apporté votre petite note que j'ai parfaitement comprise, connaissant le sujet et votre sollicitude à son égard. Naturellement je ferai mon possible pour vous satisfaire. Mais ne gardez pas trop d'espoir. Je ne dispose d'aucune communication ni d'aucune influence pratique. Je me renseignerai quand j'irai à Paris.

Bien heureux d'apprendre de la bouche de Maiène, qui est ici, à quel point tout s'est bien passé entre elle et Catherine et que déjà des projets s'ébauchent. C'est à quoi j'avais tout de suite pensé. Je l'avais même dit à Beth, mais sans trop oser m'avancer. Comme cela serait bien !

Mon chaud souvenir à tous.

Votre fidèle

J. C.

Marie-Hélène Dasté a séjourné à Nice avec la troupe de Gaston Baty jusqu'au 25 mars. Elle y a retrouvé Gide, avec qui elle a eu d'affectueuses conversations. « Quelle joie de pouvoir l'aimer aussi thoroughly ! », a-t-il écrit à son père. Maiène s'est fort bien entendue avec Catherine, intéressée par le désir de celle-ci de s'orienter vers le théâtre. La Petite Dame note qu'« un projet soudain et inattendu » a surgi : la venue de Catherine à Paris, laquelle, prise en charge par Maiène, aurait pu suivre les cours du Conservatoire et s'intégrer à « une petite troupe-école » envisagée par Jean-Louis Barrault. C'est à ce projet qu'il est fait allusion, pro-

7. V. *Correspondance Copeau-Martin du Gard*, t. II, p. 643.

8. *CAG* 13, pp. 500 et 502, lettres 833 et 834.

9. Carte postale, c. p. Pernand-Vergelesses, 17 avril 1942.

jet qui n'aura pas de suite ¹⁰.

Quant au premier paragraphe de la carte, en apparence sybillin, il nous paraît faire allusion à la situation de Claude Francis, jeune comédienne menacée d'expulsion du département des Alpes-Maritimes et pour qui Gide tente de trouver toute forme de solution, y compris les plus invraisemblables ¹¹. Cette situation, Copeau a pu en prendre connaissance lors de la visite qu'il a faite à Nice à la fin du mois de février et par le compte rendu que lui en a fait Maïène, arrivée à Pernand le 11 avril ; il ne semble cependant pas conscient de l'urgence d'une issue.

*

Deux brefs messages, donc, dans cette période troublée où la vie est si difficile aussi bien pour Copeau que pour Gide... Copeau s'y livre tel qu'il est alors : enfermé dans la solitude de Pernand malgré l'amoureuse vigilance d'Agnès, replié sur lui-même et sur ses souvenirs, déjà atteint par les troubles de sa santé au point de peiner sur la rédaction du *Petit Pauvre* qui lui tient à cœur et à laquelle il voudrait apporter tous ses soins. Ces deux cartes apportent un précieux complément aux échanges épistolaires de cette époque, ajoutant une nouvelle nuance à une longue amitié. La complicité demeure, tendre et nostalgique ; ainsi l'allusion à Conrad que Gide, traducteur autrefois de *Typhon*, a fait découvrir à Copeau. Il s'y ajoute enfin un autre intérêt : une nouvelle preuve de l'affection de Gide pour la regrettée Marie-Hélène Dasté, cette affection que nous évoquions récemment dans les quelques lignes où nous souhaitions lui rendre hommage ¹².

10. V. CAG 6 (*Les Cahiers de la petite Dame*, III), pp. 299-300.

11. V. notre commentaire, CAG 13, p. 502, et surtout *Les Cahiers de la petite Dame*, III, pp. 304-6.

12. V. BAAG n° 105, janvier 1995, pp. 173-5.